Le Briseur de rosée d'Edwige Danticat : une graphie de la quête identitaire et du mal-être haïtien à l'ère des Duvalier

Pierre Suzanne Eyenga Onana
FALSH – Université de Yaoundé I

Résumé : Comment la prose romanesque d'Edwige Danticat s'attache-t-elle à exorciser le mal-être haïtien dans un contexte psychotique où la dictature des Duvaliers a fait des vagues ? En prenant fondation sur l'*implicitation* pragmatique et l'*implicite* sociocritique, la présente étude scrute la quête identitaire à l'aulne d'un monde immonde où chaque fois tout est à recommencer. Il s'agit notamment du décryptage d'une graphie fortement référencée où la postulation de nouvelles espérances et du nouvel homme haïtien se révèle être un impératif catégorique.

Mots-clés : contexte, implicitation, mal-être, Haïti, Duvalier.

Introduction

Le contexte affère généralement aux événements qui se sont déroulés à l'époque où l'œuvre a été écrite ou publiée. Ces évènements pouvant être liés à l'actualité historique du pays, à l'époque, le *contexte* renvoie autrement à l'ensemble des circonstances qui entourent un fait, un texte ou un extrait : il en éclaire son sens [1]. Au clair, les évènements en questions peuvent être liés à l'actualité historique du pays à l'époque, être personnels ou encore relatifs à un fait marquant à l'international [2].

Emprunté au latin classique *contextus* ‹assemblage, réunion› et de *contexere* ‹assembler, rattacher›, également attesté au sens de « contexture d'un discours », le contexte renvoie globalement à « un ensemble des conditions naturelles, sociales, culturelles dans lesquelles se situe un énoncé, un discours [...] et qui apporte un éclairage sur le

1. http ://www.etudes-litteraires.com/forum/topic43858-questce-que-le-contexte-litteraire.html, consulté le 15 septembre 2015.
2. http ://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/realisme.php, consulté le 15 septembre 2015.

sens de celui-ci[3] », en tant qu'il constitue une totalité signifiante et affecte la valeur des éléments pris isolément. À cet égard, il est quelquefois pertinent sinon indispensable de consulter le contexte pour saisir parfaitement le sens du texte. C'est donc dire si la prise en compte de ce paradigme pour accéder au mythe constitutif et/ou aux messages du texte littéraire est nécessaire. Makouta MBoukou (1980 : 265) adhère à entièrement à ce postulat en avançant que :

> *L'œuvre ne doit jamais sortir du contexte. [...] Ce qui signifie qu'elle ne doit pas être abordée de l'extérieur. Ce contexte est à mille facettes qui doivent être embrassées d'un seul coup de regard pour que l'œuvre livre ses secrets, pour que son message soit perçu. Il faut accepter l'idée qu'un texte doit être conçu comme un signe, et un livre comme un code, ou un message codé. Le signe doit être interprété, le texte décodé, décrypté pour mieux permettre l'accès au message. Ce décryptage doit nécessairement passer par les mille facettes du contexte : facette géographique, historico-politique, socio-ethnologique, socioculturelle, linguistique.*

Écrit longtemps après les événements qu'il raconte, *Le Briseur de rosée* affiche un décalage chronologique qui autorise à y distinguer le contexte des faits racontés et celui de l'énonciation ‹ moment de la rédaction du document ›. À la lecture de cette œuvre romanesque d'Edwige Danticat, le moins que l'on puisse avancer est qu'elle s'offre comme la scénarisation du mal-être haïtien dans un contexte où la dictature des Duvalier a fait des vagues. Aussi se laisse-t-elle appréhender comme un contrepoids à la narration des survivances d'un passé traumatisant qui gît et ressurgit dans les mémoires, puisqu'elle exhibe un ensemble de prolégomènes en vue de conjurer la psychose haïtienne caractérisée par une hantise notoire vraisemblablement incurable.

Aussi importe-il de se demander si nommer crûment les frustrations d'hier ne s'inscrit pas dans la dynamique de leur exorcisation par la romancière tout en articulant de nouvelles espérances pour le sujet haïtien ? Au surplus, quelles sont les implications à la fois épistémologiques et didactiques induites de cette démarche inventive ?

Du cadre théorique choisi

La présente étude entend répondre à cette sollicitation heuristique en saisissant le roman comme une forme de langage doublement articulé constitué d'un signifiant et d'un signifié. Prenant fondation sur l'*implicitation*[4] pragmatique et l'implicite socio-critique, l'étude démontre que le double enjeu sémantique et herméneutique repose sur le fait d'avancer un contenu X dans l'intention consciente ou inconsciente de signifier une intention Y. À cet effet, on distinguera deux types d'informations implicites : le *présupposé* et le *sous-entendu*. Stable et de nature *cotextuelle*, c'est-à-dire repérable à partir d'une connaissance du lexique, le présupposé relève des « implicatures conventionnelles[5] » : il se déduit alors d'un mot ou de mots présents dans l'énoncé. Quant au sous-entendu, davantage contextuelle et donc instable, il articule l'idée qu'un même

3. http ://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/contexte/18593, consulté le 15 septembre 2015.

4. *Cf.* « Pragmatique », Google, http : //www.analyse-du-discours.com/l-approche-pragmatique, consulté le 27 août 2015.

5. On y accède seulement par inférence.

énoncé actualisé dans des contextes différents suggère des sens différents. Dès lors, il ne se déduit pas de l'énoncé lui-même mais de la situation d'énonciation. L'ironie en fait un grand usage. Dans ce cas le locuteur laisse en effet entendre qu'il pense le contraire de ce qu'il dit.

Quant à l'implicite sociocritique, il trouve son opérationnalisation dans le postulat que « le lisible, le à-lire sont à détecter et interpréter autour de trois pôles : les situations de blocage et d'impasse ; les transgressions formelles et la trigraphie HISTOIRE-Histoire-histoire » (Barbéris, 1990 : 140-141). Telle que théorisée, cette triconceptualisation de l'histoire renvoie tour à tour à :

> *[L']*HISTOIRE *[comme] réalité et processus historique objectivement connaissables. Histoire [comme] discours historique qui propose une interprétation, volontiers injonctive et didactique, de la réalité et du processus historiques ; histoire [comme] le récit, les thèmes et leurs agencements qui fournissent une autre interprétation, hors idéologie et hors projets sociopolitique clair.* [Barbéris, 1990 : 143.]

Trois parties sous-tendent la présente réflexion ; d'abord nous interrogeons le rapport HISTOIRE-Histoire en montrant comment le contexte historique d'Haïti la prédestine à une paupérisation exacerbée nourrie par les égocentrismes de tous ordres qui finissent par la positionnant comme une terre de superlatifs négatifs convergents ; ensuite nous désamorçons les situations de blocage et de transgressions formelles par la monstration de la novation scripturaire chez Danticat ; enfin, nous postulons que la prégnance des contextes historique et d'écriture articule en réalité une requête : l'invention d'un nouvel homme haïtien libéré corps, âme et esprit, en vue de l'éclosion d'une éthique du bien-vivre-ensemble dont les moteurs sont la liberté politico-économique, la fraternité agissante, la solidarité et l'entraide.

1 L'HISTOIRE et Haïti : des ferments de la dictature duvaliériste à « l'habitude du malheur [6] »

Les États-Unis, après des débuts difficiles dus au racisme des Marines et l'imposition de la corvée, occupent l'île de 1915 à 1934 ; ils assainissent les finances publiques, créent une armée, construisent des écoles et des routes, pour ne citer que ces infrastructures. Mais après le départ des Américains, l'instabilité politique entre militaires mulâtres et populistes noirs reprend, et ne s'achève qu'à partir de 1957 avec l'élection de François Duvalier. L'occurrence historique « vers 1967 » (Danticat, 2004 : 227) mentionnée dans le texte confirme la volonté affirmée de la romancière de replonger son lecteur dans les dédales d'un *duvaliérisme* truculent et hégémonique.

Le régime de François Duvalier, basé sur le principe du pouvoir au plus grand nombre, durera jusqu'en 1986. Dans le récit, l'indice historique relatif au recrutement à la sauvette de ses fidèles serviteurs est fournie. Le personnage éponyme, *le briseur de rosée*, ressasse ce moment clé de son existence où, terroriste programmé pour nuire, il distribuait la mort à ses confrères sans aucun remords : « Un des nombreux hommes

6. Nous empruntons là à l'un des titres des romans de Mongo Beti *Perpétue et l'habitude du malheur*.

en treillis qui entouraient le palais l'avait abordé et lui avait demandé s'il voulait s'enrôler chez les miliciens, les Volontaires, ceux qu'on appellerait plus tard les tontons macoutes. On lui avait fourni une carte d'identité, un treillis d'uniforme bleu indigo, un chapeau mou, un pistolet. » (Danticat, 2004 : 227.)

1.1 Des modalisations du diktat duvaliériste

Le roman de Danticat se structure autour d'une esthétique du réalisme, tant il privilégie la représentation exacte des Hommes antillais et de leur société tout entière. Sans le moins du monde idéaliser ni la nature antillaise, ni l'Homme antillais, il se rapproche au contraire de la réalité. Mais on le sait, « la reproduction de la nature par l'homme ne sera jamais une *reproduction*, une *imitation*, ce sera toujours une *interprétation*[7] » ; dès lors, le réalisme se présente comme une tentative pour exprimer la réalité, contemporaine ou historique, par opposition aux œuvres idéalistes, qui décrivent la vie comme elle devrait être, libre, heureuse, juste, un vie où les bons réussissent et les méchants périssent.

Les œuvres réalistes préfèrent donc représenter les classes sociales les plus nombreuses et les moins favorisées, comme étant les plus typiques, et se terminent le plus souvent par des dénouements malheureux. Pessimiste, le réalisme l'est, non parce qu'il est « en dernière analyse un désordre artistique dont la cause est assez souvent un désordre moral[8] », mais parce qu'il veut faire prendre conscience aux lecteurs des injustices de la société et contribuer à y remédier.

1.1.1 Des sobriquets révélateurs

Partisan de la lutte contre les mulâtres qui contrôlent l'armée et qui ont précédemment renversé le noiriste Dumarsais Estimé, François Duvalier, le père, surnommé « Papa Doc », assied son pouvoir personnel sur la délation. En 1986, son fils Jean-Claude, alias « Baby Doc », doit quitter le pays, qui connaît alors une véritable descente aux enfers alors que la démocratie espérée par tous ne se concrétise pas. C'est ironiquement que la romancière calque les sobriquets du Président de la République de la société du texte sur le modèle de ces noms de baptême historiques désignant les Duvalier. Dans le texte, le Président, « auquel on faisait souvent référence sous le nom de Souverain Unique [... est] également appelé le Rénovateur de la Patrie » (Danticat, 2004 : 234-235). Ces sobriquets, plus flagorneurs que réalistes, annoncent les couleurs d'un règne asphyxiant qui se nourrira du sang des martyrs à l'image de celui versé à l'ère duvaliériste.

1.1.2 L'abus d'autorité et la crise des Droits de l'Homme

Aussitôt enrôlés dans la milice à la solde du pouvoir en place, les Volontaires surabusent de leur autorité pour piller les populations. Désirant quant à lui travailler en portant des habits civils, Le briseur de rosée s'empresse de les obtenir auprès des commerçants des riches boutiques de la ville dès qu'il montrait sa carte membre des

7. Champfleury, *Le réalisme*, 1857 : http : //www.larousse.fr/encyclopedie/divers/r%C3%A9alisme/86007.

8. A. David-Sauvageot, *Le réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art*, 1889 : http : //www.larousse.fr/encyclopedie/divers/r%C3%A9alisme/86007.

Volontaires : « Le meilleur argument qu'il leur donnait était : "Je me suis engagé pour assurer la sécurité nationale. Malheureusement, ou heureusement comme vous préférez, la vôtre en fait partie." » (Danticat, 2004 : 244.) Qui pis est, ces paroles lui assuraient :

> *Le couvert dans les restaurants où on lui servait d'énormes quantité de nourriture. [...] Un médecin, son propriétaire, le logea gratuitement. [...] Des bourgeoises mariées dormaient avec lui sur le matelas rempli de billets de banque, [...] des vierges issues de toutes classes sociales entraient et repartaient également [...] et les gens [...] venaient de leur lointaine Léogâne pour solliciter ses faveurs, [...] et lui donnaient du « Sergent », « Mon colonel » ; « Mon général ». Certains mêmes, par blasphème, l'anoblissaient en l'appelant « Petit Président ».* [Danticat, 2004 : 244.]

La psychose est par ailleurs marquée par les stratégies convoquées par des tortionnaires arrivistes profitant de leur statut pour régler les comptes à tous ceux qui, pour une raison ou une autre, les avaient négativement marqués. Aussi les stratégies convoquées pour réduire les populations au néant variaient-elles tant elles se voulaient diverses. Certains préféraient bafouer le droit à la vie en « s'éloign[ant] autant que possible de leur quartier où ils avaient grandi lorsqu'ils étaient engagés dans une mission de ce genre » (Danticat, 2004 : 233). Qui pis est :

> *Certains préféraient faire disparaître les maîtres d'école qui leur avaient dit qu'ils étaient des ânes bâtés et ne sauraient jamais ni lire ni écrire. D'autres en profitaient pour se venger des filles prétentieuses qui ne souriaient jamais quand on les appelait par leur nom ou quand on les sifflait dans la rue. D'autres encore désiraient prendre leur revanche sur les parents d'une fille qui leur avaient demandé leur patronyme et avaient jugé que leur famille n'avait pas assez de notoriété.* [Danticat, 2004 : 234.]

Dans le texte, il n'est pas sans les militants des droits de l'homme qui, réunis dans des bars d'hôtel à la fin de leurs longues journées passées à compter secrètement les cadavres parlaient de la dévotion du troupeau à son pasteur en notant : « Ces gens n'ont pas loin à aller pour découvrir leurs diables. [ils] ne sont pas imaginaires, ils sont réels. » (Danticat, 2004 : 232.)

1.2 Le règne de l'intimidation à outrance et de la peur

Le président de la société du texte, comme hier les Duvalier, alimente la terreur à l'aide de ses partisans surnommés tontons macoutes, véritables escadrons de la mort. L'intimidation et le règne de la peur institués en mode opératoire pour semer partout panique et confusion, fécondent la dictature des Duvalier finalement responsable de nombreuses tueries, de massacres d'opposants et de civils, tel celui de la ville de Jérémie, connu sous le nom « Vêpres jérémiennes » en 1964. De fait, les discours marathon du dictateur, quatre à cinq heure en moyenne, sont en eux-mêmes des manœuvres manipulatoires ayant pour déclinaison le matraquage verbal pompeux. Le plus curieux dans tout ceci réside dans le fait pour le briseur de rosée de raconter,

via le narrateur, les affres d'une pratique incongrue : « De tout le discours il ne retint que quelques passages. Si quiconque essayait de le renverser, le président lançait des menaces, le sang coulerait sur Haïti comme jamais auparavant. La terre brûlerait du nord au sud, de l'est à l'ouest. Il n'y aurait ni aube ni coucher de soleil, rien qu'une immense flamme qui lécherait le ciel. » (Danticat, 2004 : 240.)

Mais la psychose réside dans l'attitude du chef de l'État qui, dans sa démarche, rappelle trop bien les modalisations du *diktat* telles que prisées par les Duvalier, car : « À cette époque, chaque ordre provenant du Palais national était l'occasion de mettre à l'épreuve la loyauté de chacun, d'avertir que les choses pires encore pouvaient arriver. » (Danticat, 2004 : 235.) Le leader politique affectionne particulièrement inscrire son règne dans la dynamique de l'horreur et de l'horrible : « Le Président [...] avait annoncé à la radio l'exécution de dix-neuf jeunes officiers, membres de la garde du palais, qui, selon le président, l'avaient trahi. » (Danticat, 2004 : 234.) Détourné du rôle du berger patient et rassembleur conduisant paisiblement ses brebis vers de frais pâturage, le président de la République ne s'offusque pas outre mesure de raviver le sentiment de peur extrême qui irradie l'atmosphère haïtien en sursis : « Le président [...] avait donné à la radio la liste des officiers, comme s'il en faisait l'appel, avait répondu "absent" pour chacun d'eux, puis avait calmement déclaré : "Ils ont été fusillés." » (Danticat, 2004 : 235.)

1.3 Le triomphe du blasphème et du mépris pour les Saintes Écritures

Il est traduit par l'usage d'une verve ironique établissant un contraste alarmant entre la symbolique de l'Église, lieu de prière et de méditation, et le destin que lui réservent les adeptes du Président tout-puissant qui banalise Dieu et se réapproprie ses Saintes Paroles pour asseoir sa gloire. Déjà, la description de l'église en questions, dénommée l'église baptiste des Anges, révèle le rejet en bloc de la crainte de Dieu qui suppose un amour sans faille pour son prochain et le respect de ses commandements. Au contraire, la pâleur de ce Christ finalement humilié devient le reflet de la souffrance infligée à son peuple esclavagé. Il n'y a qu'à considérer le nom de l'église, écrit « en lettres pâles sur un panneau de bardeaux fixé au-dessus des portes d'entrée. Plus haut, un Christ émacié, aux yeux creuses dans un visage ivoire, tendait ses mains décharnées vers les passants » (Danticat, 2004 : 230).

Mais le sans gêne présidentiel est davantage lisible dans la *prière nationale officielle* et non moins blasphématoire qu'il écrit lui-même dans l'optique de mener les siens par le bout du nez et, surtout, de se sentir aussi puissant que Dieu face au peuple impuissant :

> *Notre Doc qui êtes au palais à vie, béni soit votre nom. Que votre volonté soit faite, à Port-au-Prince, comme en provinces. Donnez-nous ce jour un pays neuf et ne pardonnez jamais les offenses des ennemis de la patrie qui crachent chaque jour à la face de notre pays. Laissez-les succomber à la tentation sous le poids de leur propre venin, et ne les délivrez pas du mal.* [Danticat, 2004 : 231.]

1.4 Le sacrifice des droits de l'homme à l'aune de la torture des opposants politiques

Le régime du Souverain Unique ne concède aucun espace au débat ou à la concertation ; pas plus qu'il ne réserve aucune place pour la critique. Voilà pourquoi il l'abhorre la logique rebelle orchestrée par le pasteur qui, sur Radio Lumière, irradie la place publique de Bel-Air de sermons rébarbatifs contre le régime fasciste aux commandes, en centrant son postulat autour de la question : « Que ferons-nous avec notre monstre ? » (Danticat, 2004 : 233.) Les prêches novateurs du pasteur en vue de sortir ses ouailles de l'obscurantisme dans lequel il baigne sous les Duvalier lui ont valu l'a-sympathie du gouvernement. Pour le dissuader d'abandonner son projet le Pouvoir fort a soigneusement manigancé l'empoisonnement de son épouse par la main de la fille d'un pasteur rival durant une réunion des auxiliaires féminines. D'ailleurs, « l'autopsie montra que sa femme avait été empoisonnée par un produit à action rapide et mortelle que le responsable de l'Hôpital général chargé de déterminer les causes des décès ne put pas, ou ne voulut pas identifier » (Danticat, 2004 : 256).

Se sentant au tréfonds de lui-même la responsabilité de cette mort comme résultante de ses émissions radio, le pasteur téméraire et persévérant reste convaincu que seul un combat ouvert contre ce régime libérera le peuple apeuré. Aussi « rester chez lui signifierait[-t-il] que le diable avait vaincu » (Danticat, 2004 : 233). Mais comme il s'agit pour le dictateur en place d'instaurer une dynamique de peur en faisant planer partout l'ombre de la mort comme une psychose : « Tous les fidèles de l'église n'approuvaient pas les idées politiques du pasteur. Certains d'entre eux vous disaient même : "S'il continue ainsi, je quitte l'église. Il devrait penser à sa vie. Il devrait penser à la nôtre." » (Danticat, 2004 : 232.) Le chapitre éponyme « le briseur de rosée » révèle ainsi la teneur d'un mal-être haïtien aussi profond que rebutant rejaillissant sur l'attitude même du sujet haïtien sous l'égide d'une dictature multiforme. Traqué comme une taupe par le régime en place, le pasteur voit sa mort minutieusement planifiée par les miliciens qui l'arrêtent un soir dans son église pour le torturer sans vouloir le tuer finalement : « Ils ne voulaient pas qu'il devienne une sorte de martyr. » (Danticat, 2004 : 268.)

Là commence un cycle de torture et de sévices corporels variés. Ainsi, jeté à l'arrière d'un camion, un groupe de miliciens prit place au-dessus de lui. Son visage collé contre les ondulations du plateau métallique du camion voit des semelles de chaussures pleuvoir sur lui, des mégots de cigarette éteints dans ses cheveux ; il reçoit par ailleurs des décharges provenant vraisemblablement d'appareils électriques portatifs appliqués contre la plante de ses pieds déchaussés (Danticat, 2004 : 261). Le régime conduit ses victimes dans deux lieux de détention à la symbolique forte et non moins parlante : les casernes ou la prison : « On disait que si on entrait dans le premier lieu on avait une faible chance d'en sortir vivant, mais que l'autre était littéralement un tombeau où personne ne pouvait espérer survivre. » (Danticat, 2004 : 261.) Dans la cellule de la caserne où il est finalement transféré, des indices de sévices infligés aux résidents fusent : il entend le bruit de respiration, parfois pénible, et de forts gémissements d'hommes ; des relents de chair pourrie lui donnent envie de d'éternuer ; qui pis est, il est réveillé au milieu de la nuit car, « un liquide chaud qui dégoulinait sur son

visage et lorsqu'il ouvrit la bouche pour se désaltérer, il se rendit compte que c'était de l'urine » (Danticat, 2004 : 263). Le régime tortionnaire a également prévu une salle d'exécution, sans machine, siège du lavage de cerveau ; il y fait chaud et y règne une « puanteur de fluides corporels. Les petits sièges qu'on y trouve sont gorgés de puces affamées qui vous sucent du sang avec délectation. C'est en cet endroit que le prêtre s'entendra dire enfin par son bourreau : « Tout ce que je veux vous dire, c'est que vous devez arrêter ce que vous faites. » (Danticat, 2004 : 275.) C'est également en ce lieu que sera abattu au pistolet P38 cet intrépide combattant des droits de l'homme, comme un chien.

À côté des enlèvements de populations sans parfois en livrer les causes, en-deçà des exactions régulièrement commises par des miliciens rôdant la nuit en treillis pour conduire les gens à la mort, il y a donc la torture, dont les formules vicieuses illustrent le plaisir de nuire aux victimes : accrochage des pinces à linge aux oreilles, fouettage avec une lanière de cuir, se tenir debout sur leur dos cassé et y sauter comme un ivrogne, frapper avec une pierre l'os protubérant derrière les lobes de leurs oreilles... laisser pendre des blocs de béton attachés avec des ficelles de sisal aux testicules des hommes et aux seins des femmes (Danticat, 2004 : 246).

1.5 La dépossession des paysans impuissants

Le gouvernement du président pousse son diktat jusqu'au seuil de la dépossession des paysans de leurs terres. Fils de paysans, le briseur de rosée voit ses parents piégés par cette spirale malfaisante : « Sa famille avait perdu toutes ses terres peu après l'accession au pouvoir du Souverain Unique en 1957, lorsque quelques officiels décidèrent de construire sur cet emplacement des résidences d'été. » (Danticat, 2004 : 238.) S'il est vrai que cette situation inconfortable, date à l'appui, relève d'un réalisme saisissant, elle n'illustre pas moins le traumatisme que subissent les pauvres populations impuissantes face à la déferlante dictatoriale qui les soumet à sa volition. Les conséquences de cette dépossession sont dramatiques pour le civil d'hier avant son enrôlement dans la milice présidentielle. Le narrateur précise ce qui suit au lecteur : « Son père perdit la raison et sa mère disparut. » (Danticat, 2004 : 238.) La dépossession des terres instaure à cet égard le règne de l'arbitraire, puisqu'en se faisant enrôler chez les Volontaires, le briseur de rosée, lui aussi victime du système qu'il sert désormais, gagne automatiquement son permis de récupération des terres parentales illicitement extorquées en s'adressant directement aux officiels de Léogâne qui avaient accaparé lesdits terrains : « Nous sommes pareils maintenant, mais je n'oublierai jamais ce que vous avez fait à mes parents [...] ce monologue [...] redonna à son père la maison où ils étaient nés tous les deux. » (Danticat, 2004 : 238, 245.)

2 Au-delà du contexte, l'esthétique du texte « danticatien »

Mais on sait, s'agissant de la sociocritique, que son fondement épistémologique repose sur le postulat que « le texte de roman, [...] par le travail de l'écriture, [...] produit un autre sens, il modifie l'équilibre antérieur du sens, il réfracte et transforme, tout à la fois, le discours social » (Mitterand, 1980 : 7). Il s'agit à présent de montrer

comment l'écrivaine passe de l'HISTOIRE comme contexte à la réécriture de l'Histoire textuelle.

2.1 La langue, du motif d'expressivité à un contexte d'écriture *Bizango*[9]

Le texte de Danticat déploie une espèce de « querelle avec l'Histoire » fondée sur le postulat qu'un peuple soit confronté au trouble de cette conscience dont il pressent qu'elle lui est « nécessaire », mais qu'il est incapable de « faire émerger » ou de « faire passer dans le quotidien » (Glissant, 1997 : 222). Voilà certainement qui explique pourquoi les auteurs de la créolité veulent « réexaminer les termes de ce réquisitoire [une écriture pour l'Autre, une écriture empruntée] et promouvoir des hommes et des faits de notre continuum scriptural, une intelligence vraie. Ni complaisante ni complice, mais solitaire » (Bernabe *et al.*, 1990 : 14-15). Aussi soutiennent-ils leur hybridité en affirmant : « Ni européens, ni africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure [...] au mitan de laquelle se bâtira notre monde en pleine conscience du monde. » (Bernabe *et al.*, 1990 : 13.) Cette dynamique linguistique hybride traduit la double appartenance de *la* démiurge à un univers qui a subi les soubresauts d'une colonisation plurielle, française, espagnole et américaine. Une *écriture Bizango*, donc, qui articule un lourd héritage, puisqu'elle débouche, *in fine*, sur ce que Régine Robin appréhende comme une « identité de traverse[10] » : elle rassemble l'unité du multiple. Cette esthétique se lit dans le choix lexical de cette romancière qui prend néanmoins le soin de traduire les lexèmes utilisés : *pinèz* (punaises suceuses de sang, p. 275) ; *tanpri* (je t'en prie, p. 283) ; *ti bon anj* (un bon ange, p. 27) ; *yon ti kose* (une petite conversation, p. 23) ; *jwisans* (jouissance, p. 55) ; *Papa Kanaval ou ale !* (au revoir Papa Caranaval !, p. 64) ; *ki jan w ye ?* (comment allez-vous ?, p. 116) ; *kompé ?* (comment vas-tu ?, p. 117) ; *M pa konnen* (je ne sais pas, p. 137).

2.2 L'intergénérécité, une variante scripturaire obsédante

Des genres foisonnent dans le roman de Danticat, qui en illustre l'originalité en tant que texte africain tout court. À ce titre, le texte biblique est l'arme fatale à laquelle a recours le pasteur à l'effet de tenter déconstruire le système fasciste mis en place par le Souverain Unique. En convoquant les personnages tels que Daniel, David, Goliath, ou encore Jonas, l'écrivaine Danticat achève d'inscrire son texte dans la novation scripturaire : il n'est guère réductible à la décalcomanie de l'HISTOIRE haïtienne. D'autres indices textuels s'affichent comme des parodies de la Bible, telle que la prière nationale officielle du gouvernement dictateur rappelant celle plus noble du *Notre Père* bien connue des chrétiens catholiques : « Notre Doc qui êtes au palais à vie [...]. Que votre volonté soit faite, à Port-au-Prince, comme en provinces. » (Danticat, 2004 : 231.)

9. M. Laroche (1997). *Bizango. Essai de mythologie haïtienne,* Québec, Université GRELCA, n° 14, p. 13. Le *Bizango* est une figure mythique haïtienne qui évoque la duplicité du sujet. Pour Maximilien Laroche, le *Bizango* « renvoie, par antiphrase, comme l'ombre à la lumière, à cette figure sans cesse changeante de la mythologie de la renaissance en Haïti ».

10. R. Robin (1989). *Le roman mémoriel*, Montréal, coll. « U.D. », Préambule. Il s'agit d'une écriture du deuil, de la perte, mais aussi tentative d'unicité des éléments culturels, des formes, des pays, des langues.

Le style épistolaire se lit quant à lui aux pages 71, 76 et 77 du texte ; ils illustrent le souci de *la démiurge* haïtienne de susciter un effet de réel en replongeant le lecteur dans l'illusion de (re)vivre son quotidien. Il en est de même pour le genre oral, notamment la chanson religieuse des pages 98, 103 et 226 par exemple, ou *Konpa*, illustrative de la culture haïtienne en termes de musique et de danse (p. 250), ainsi que des proverbes relevés dans la graphie du mal-être haïtien, qui montrent l'ancrage africain du texte danticatien. Les proverbes « Une bouche close n'attrape pas de mouches » ou encore « les poissons ne voient pas l'eau » (Danticat, 2004 : 245 et 246), sont révélateurs de l'immensité et surtout de la richesse de la sagesse africaine.

2.3 La diégèse à l'épreuve des anachronies narratives [11]

Le récit de Danticat n'est pas linéaire ; il ne se décline pas selon une logique chronologique. À l'observation, son prologue en est en réalité l'épilogue. C'est donc dire s'il opère dans une modalité narrative anachronique où analepses ‹ou retours en arrière› et prolepses ‹ou anticipations dans le récit› se tamponnent avec bonheur pour générer un récit atypique apparemment constitué en une conjonction euphorique de nouvelles. Cette stratégie d'écriture rompt avec une certaine logique diégétique monoculaire qui installerait le récit dans une platitude sclérosante. Autant donc reconnaître que la variété au plan narratif déploie un motif d'originalité démiurgique, puisque l'ensemble du récit reconstruit, tel un puzzle, commande d'y voir une histoire unique dont le point de convergence est le retour sur arrêt sur les affres de la dictature duvaliériste. Pour preuve dans le chapitre intitulé « la couturière », Béatrice démystifie en Amérique l'un de ses éternels voisin qui fut même son bourreau en tant que gardien de prison à Haïti. Elle en profite pour resituer son interlocutrice Aline dans les travers d'un fascisme duvaliériste essentiellement caractérisé par le règne de l'arbitraire des années passées, par l'usage de l'imparfait de l'indicatif : « On les appelait les shoukèt laroze. [...] La plupart du temps, c'était la nuit. Souvent ils venaient avant l'aube, au moment où la rosée se dépose sur les feuilles et ils vous emmenaient. » (Danticat, 2004 : 165.) Leurs méthodes barbares lui sont restées réminiscences atroces :

> *Il m'a demandé un soir d'aller danser avec lui. [...] J'avais un petit ami, alors j'ai dit non. C'est pour ça qu'il m'a arrêté. Dans la prison, il m'a attachée à une sorte de chevalet et m'a fouetté le dessous des pieds jusqu'à ce que je saigne. Puis il m'a fait rentrer chez moi pieds nus. Sur des routes goudronnées. Sous un soleil de plomb. En plein midi.* [Danticat, 2004 : 165.]

Par contre, la prolepse accompagne Béatrice dans ses projections futures, dans la reconstruction de son avenir jadis compromis. Le temps du futur est à ce titre pertinent : « Déménager », répond-elle instinctivement à la question d'Aline de savoir : « Que ferez-vous quand vous aurez pris votre retraite ? » (Danticat, 2004 : 164.) Une préoccupation qui la tient à cœur, dès lors que le gardien de prison la retrouve chaque fois qu'elle déménage.

11. G. Genette (1972). *Figures III*, Paris, Seuil, p. 79. Pour ce poéticien, les « anachronies narratives » renvoient, dans l'étude de la catégorie de l'« ordre » du récit, à toutes formes de distorsion ou de discordance entre deux ordres temporels : les « analepses » et les « prolepses ».

2.4 L'intertextualité, une occurrence récurrente chez Danticat

L'évocation faite au « Livre des morts » au chapitre premier du roman, replonge le lecteur et avec lui, le briseur de rosée, dans la connaissance de l'Égypte ancienne ; le chapitre « Pour repousser les massacres » est révélateur : il le convoque pour aider sa fille Ka à chasser la peur. De même, la référence au texte *En attendant Godot* de Samuel Beckett traduit la dimension absurde dans laquelle l'Homme vit depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Certaines citations ce cet ouvrage d'autorité alimentent la vision révolutionnaire du pasteur remonté qui songe indubitablement au souverain Unique : « Nous naissons tous fous. [...] Certains le demeurent. » (Danticat, 2004 : 252.)

3 De l'identité d'une quête à la quête identitaire comme requête

En vue de se soustraire du macabre destin qui semble fatalement les lier aux Duvalier, de nombreux personnages du récit se retrouvent en exil aux États-Unis. Tel est le cas du briseur de rosée qui retrouve sa femme pendant sept ans de séparation.

3.1 L'exil vers les États-Unis ; les mobiles d'une quête

Les exactions du gouvernement fasciste poussant les miliciens à se compromettre tout au long de leur vie face à des populations innocentes ne font pas toujours les affaires des tortionnaires eux-mêmes. Tant et si bien que certains parmi eux, à l'instar du personnage le briseur de rosée, versent dans un onirisme béat, où songe et rêverie salutaires se côtoient comme pour singer l'avenir. C'est cet espoir en de lendemains meilleurs qui les plongerait *de facto* dans une existence neuve, symbole de renouvellement identitaire : « La nuit précédente, il avait rêvé qu'après la chute du gouvernement, il quittait Haïti déguisé en religieuse. Peut-être était-ce un signe venu des dieux, [...] qui lui conseillait de partir, et rapidement. Il ne voulait pas attendre d'être trop âgé pour prendre le large. » (Danticat, 2004 : 229.) Ainsi ambitionne-t-il de renaître à la vie, en impulsant pour ainsi dire une dynamique de changement ; en scruter ce paradigme existentiel neuf devant désormais articuler son ensemble : son identité.

Après avoir commis son dernier meurtre, l'élimination à bout portant d'un homme de Dieu innocent, son forfait plus que jamais le condamne. Désormais, il s'interroge, tout en interrogeant son avenir, comme pour mesurer l'ampleur du mystère qui le sépare de la vie postulée. En brisant le tabou consistant à faire du pasteur un martyr en supprimant sa vie aux vu et su de tous, contre l'ordre hiérarchique de le libérer, il se rend lui-aussi coupable de sa soif de verser du sang : « Qu'allait-il faire maintenant ? Où irait-il ? Il devrait aller dans un hôpital, mais y serait-il en sécurité ? « (Danticat, 2004 : 282.) L'incertitude de rester en vie, sans succomber à un règlement de compte, doublée de la hantise et la peur le conduisent, sa compagne et lui, vers New York. Cet espace devient un cadre idéal où le rêve prend corps et le sujet haïtien reprend goût à la vie.

3.2 Du contexte littéraire aux ressorts d'une quête

Rêvant de prendre le large au moyen de l'immigration, le briseur de rosée affiche clairement ses intentions ; il s'agit de tourner définitivement le dos au passé, en effaçant lentement mais minutieusement, toute trace susceptible de l'y reconnecter. Des indices textuels abondent, qui révèlent cet état de choses : il n'a jamais offert à se fille née à Brooklyn de retourner à Haïti malgré le désir de cette dernière de s'y rendre ; il ne veut pas que Ka, sa fille, représente son visage de tueur dans ses sculptures ; quand elle le fait il la récupère et va l'enfouir loin, dans un lac, symbole d'enterrement de ce passé rebutant ; il refuse qu'on le photographie et ne concède pas cette faveur à sa fille ; il adore néanmoins lui parler en créole, symbole de pérennité de sa culture au nom de la légitime cohabitation avec les langues du colonisateur d'hier.

Bien plus, le briseur de rosée reste convaincu que l'identité qu'il négocie et, avec lui, celle de sa famille, passe par l'exorcisation du passé. Celui-ci rejaillissant très souvent sur le présent, il verse dans des aveux pathétiques aux fins de se culpabiliser aux yeux de sa fille : « Ka, je ne mérite pas de statue. [...] Tu vois, Ka, ton père était le chasseur, il n'était pas la proie. » (Danticat, 2004 : 31.) La convocation de la figure de l'emphase dans ses propos qui le positionne comme chasseur et non l'inverse, trahit sa volonté à ne point paraître comme un ex sanguinaire, mais le fruit d'un système terroriste qui aura fait plus de mécontents que les joyeux : « Je travaillais en prison. [...] c'est l'un des prisonniers de la prison qui m'a fendu le visage ainsi. [...] L'homme qui m'a tailladé la joue [...], je l'ai abattu comme j'ai tué beaucoup de gens. » (Danticat, 2004 : 32.) Cette espèce de confession négative inspirée d'une cérémonie du *Livre des morts*, absout les péché du briseur de rosée et l'affiche comme un homme nouveau, corps, âme et esprit, qui peut redémarrer le train de sa vie, vers la mise sur pied d'une famille unie et forte, fondée autour d'une synergie, celle de ses membres.

Conclusion : le roman, une passerelle heuristique entre le contexte haïtien, l'immonde redit et le monde prédit

Au demeurant, une plongée heuristique au cœur du contexte historique sous-tendant l'écriture du roman de Danticat permet d'en décrypter la pertinence, et partant d'en saisir le sens profond. Il en ressort qu'Haïti affiche un pâle visage dans le concert des nations indépendantes au XXI^{e} siècle naissant. Véritable odyssée contemporaine à laquelle sont greffées avec finesse les affres d'une décolonisation paradoxale multiforme, *Le Briseur de rosée* s'offre par ailleurs comme l'esthétisation d'une quotidienneté misérabiliste héritée des décennies de dictature duvaliériste. De sorte que le mal-être consubstantiel qui en résulte contraint le sujet haïtien à s'activer dans le sens d'exorciser les démons du malaise généralisé qui gangrène le paysage haïtien à l'effet de tenter de reconfigurer, *via* l'exil, une identité désormais compromise mise en demeure. Toutefois, par-delà la simple *mimesis* d'un contexte observable dans l'HISTOIRE haïtienne, le récit de Danticat s'affiche comme la réécrire sans fioriture de cet univers empuanti par la démesure et la cupidité prononcée servant des intérêts égocentriques rarement inavoués. Puisque l'étouffement existentiel se lit chez le sujet haïtien même dans son exil, il s'agit pour l'inventivité démiurgique de postuler une cité neuve. C'est en son sein que le vivre-ensemble sera désormais érigé en règle et le développement

commun une quête permanente par tous les acteurs sociaux, en tant qu'elle se veut l'incarnation d'un rêve séculier prenant source dans la Créolité.

Références bibliographiques

Barbéris, Pierre (1990). « La sociocritique », *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas, p. 121-153.

Bernabe, Jean *et al.* (1990). *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard.

Confiant, Raphaël (1997). *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard.

Danticat, Edwige (2004). *Le Briseur de rosée*, Paris, Grasset.

Genette, Gérard (1972). *Figures III*, Paris, Le Seuil.

Kerbrat-Orecchioni, Cathérine (1968). *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.

Makouta M'Boukou, Jean-Pierre (1980). *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*, Abidjan / Yaoundé, NEA / CLE.

Mitterand, Henri (1980). *Le Discours du roman*, Paris, PUF.

Robrieux, Jean-Jacques (2000). *Rhétorique et argumentation*, Paris, Nathan.

Saint-Eloi, Rodney (2001). « L'écriture Bizango. Edwige Danticat, le go-between », *Notre Librairie, Littératures du Sud*, n° 143, Paris, adpf, p. 58-61.